

Zeitschrift: Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
Herausgeber: Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
Band: 39 (2023)

Artikel: "Nous étions les scouts du POP"
Autor: Rapaz, Roland / Miéville, Ariane
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1041585>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«NOUS ÉTIIONS LES SCOUTS DU POP»

ENTRETIEN AVEC ROLAND RAPAZ ET ARIANE MIÉVILLE

À l'occasion de la publication de l'inventaire du fonds d'archives des Avant-Coureurs conservé par l'AÉHMO, nous avons rencontré Roland Rapaz et Ariane Miéville, qui y ont participé dans leur enfance. Nous les remercions d'avoir bien voulu partager ces souvenirs. Ils enrichissent notre compréhension de ce mouvement de jeunesse socialiste, puis communiste dont la section lausannoise a fait l'objet de recherches s'appuyant sur le fonds d'archives conservés par l'AÉHMO¹.

Quand avez-vous rejoint les Avant-Coureurs ?

Roland Rapaz – Je suis entré aux Avant-Coureurs (AC) à l'âge de 6 ans, en 1946. Mes parents étaient alors membres du Parti ouvrier populaire (POP), et mon père avait déjà participé avant la guerre aux «Faucons rouges» (l'autre nom des AC utilisé à l'époque) avec Maurice Jeanneret-Minkine et son fils Henri, surnommé par la suite «Toubib» parce qu'il deviendra médecin. J'ai donc rejoint les AC parce que mon père en avait décidé ainsi, comme la plupart des autres enfants : nos parents étaient militants au POP, il n'était pas question que nous allions aux scouts et on nous envoyait donc aux AC. J'habitais alors à l'avenue Recordon, et j'ai vécu cela comme une séparation d'avec

¹ Sur le fonds des Avant-Coureurs, voir dans ce numéro, pp. 167-169. Voir aussi : Pierre Jeanneret, *Un itinéraire politique à travers le socialisme en Suisse romande. Le Dr Maurice Jeanneret-Minkine (1886-1953)*, Vevey, Éditions de l'Aire, 1991, pp. 369-390 et *Popistes. Histoire du parti ouvrier et populaire vaudois 1943-2001*, Lausanne, Éditions d'en bas, 2002, pp. 351-366 ; Kelly Tiraboschi, «Vers une éducation socialiste : histoire politique et culturelle des Avant-Coureurs lausannois», mémoire de master, Université de Lausanne, 2018.

les copains de mon quartier: la majorité d'entre eux allaient aux scouts, les protestants à Saint-Paul et les catholiques à Saint-Joseph².

Les AC étaient nombreux à l'époque et venaient surtout de l'ouest de la ville – Montelly, Tivoli, Malley, Prélaz, Montétan – mais il y avait aussi le «groupe du Nord» à Chailly.

Ariane Miéville – Moi aussi, ce sont mes parents membres du POP qui m'ont inscrite aux Avant-Coureurs. C'était vers 1965, je devais avoir 8 ans. On y allait chaque samedi après-midi avec ma sœur adoptive Mouchir, que mes parents avaient accueillie à la fin de la guerre d'Algérie. Elle avait trois ans de plus que moi et garde de très bons souvenirs des AC, «on adorait ça» m'a-t-elle dit récemment; de mon côté je n'étais pas aussi enthousiaste, mais j'aimais bien.

Par rapport aux autres groupes scouts, la grande différence était la mixité, mais j'avais quand même l'idée que les AC étaient «les scouts du POP». Je retrouvais là-bas des enfants qu'on fréquentait par ailleurs, puisque que c'était les enfants d'ami·e·s de mes parents, pour la plupart membres du POP, et que je les rencontrais également à la kermesse du Parti ou lors de soirées à la Maison du peuple. Il y avait aussi des enfants dont les parents n'étaient pas au Parti et que leurs ami·e·s avaient amené·e·s: je pense notamment à une copine de ma sœur, dont les parents étaient sûrement de gauche, mais pas au POP.

Mes parents n'étaient pas ouvriers, mais ils pensaient qu'il était très bien que nous fréquentions des enfants d'ouvriers et c'était aussi l'une de leurs motivations pour nous inscrire aux AC. Nous n'avons pas vraiment eu le choix, la question ne s'était pas posée.

Quelles étaient les activités, le samedi après-midi?

AM – Il y avait des activités de plein-air, mais on se retrouvait aussi à la Maison du peuple quand il faisait mauvais temps. Dans les salles en bas, on faisait du bricolage, du dessin, des chansons, toutes sortes de loisirs qu'on peut faire avec des enfants. Il y avait généralement un adulte comme responsable, et à mon époque nous n'étions plus qu'un seul groupe d'une trentaine de personnes.

² Dans la mesure où il s'agit d'un entretien, nous avons choisi de renoncer à rendre systématiquement épicène le texte pour rester plus proche des propos des personnes interviewées.

RR – Les garçons, qui étions la majorité, nous poussions pour les activités en extérieur. Nous nous réunissions souvent dans le petit parc de Couchirard, près des maisons coopératives le long de l’avenue de Morges.

Je me rappelle d’un chouette responsable au début des années 1950, jeune adulte fils d’un couple du POP, dont le totem était «Antilope». Avec lui, nous faisions des sorties du samedi qui étaient proches de celles que faisaient les scouts : nous allions dans les bois, nous faisions des jeux de pistes, des activités qui nous plaisaient bien. On se divisait par exemple en deux groupes, et le premier partait et créait une piste en direction de Sauvabelin ou du bois de Cery ; le deuxième groupe devait ensuite suivre sa trace, et le jeu se terminait par la prise du fanion que la première équipe avait caché. On poussait même parfois jusqu’au Jorat, vers Montheron, le long du Talent, et tout cela à pied bien sûr. Nous faisions aussi ce jeu où chacun porte son foulard à la ceinture et où il faut piquer les foulards des membres de l’équipe adverse pour les mettre hors-jeu. Et c’est comme ça que passaient nos samedis après-midi !

Mais on avait aussi parfois d’autres responsables moins «nature», avec qui on restait dans l’ancienne Maison du peuple de Chauderon. On y avait un local en sous-sol, où on allait aussi en cas de mauvais temps, et un autre espace au même étage qu’on partageait avec la Ticinese, une chorale d’enfants tessinois ! Les locaux de la Maison du peuple étaient alors utilisés par toutes les organisations sportives ou culturelles du mouvement ouvrier : il y avait les Amis de la nature, un club cycliste, un club d’échecs, etc.

À l’intérieur, nous chantions beaucoup. Maurice Karlen, surnommé «Pinocchio», était le principal responsable des AC jusque dans les années cinquante. Lui et son épouse étaient des personnes remarquables, qui avaient déjà pris en charge de nombreux enfants avant et pendant la guerre, mais en revanche ils n’étaient pas très portés sur les jeux dans la nature et préféraient les chants, le bricolage, et la création de spectacles. Nous montions un spectacle par année, qui dans les années quarante se tenait encore dans la grande salle de Beaulieu, et faisait salle comble !

En quoi consistaient ces soirées théâtrales ?

RR – Les chants étaient souvent politiques, mais les spectacles pas particulièrement : j’ai le souvenir de déguisements d’animaux, je me

revois avec une tête d'éléphant et une grande trompe... Cela devait être *Le livre de la jungle* ou quelque chose comme ça. Il y avait aussi des chorégraphies développées par les Karlen eux-mêmes, et il y a eu une tentative de groupe de flûtes à bec, qui n'a pas très bien marché.

Après Beaulieu, les AC ont organisé leurs soirées dans une autre salle de spectacle aujourd'hui disparue, à l'intérieur de l'Hôtel de France à la rue Mauborget. Il avait alors une grande salle, comme presque tous les hôtels à l'époque.

AM – J'ai entre les mains ce document que vous avez retrouvé dans le fonds d'archive³, un exemplaire portant mon nom du texte d'un spectacle préparé pour la soirée de décembre 1966. En le relisant, je vois qu'il y avait bien des parties chantées – une chanson inventée pour l'occasion – et que l'histoire est celle d'un groupe qui part en excursion et rencontre plein de problèmes : c'est visiblement un texte écrit par un responsable des AC sur la base d'expériences et d'anecdotes, qui se veut humoristique.

Le groupe des Avant-Coureurs disposait aussi d'un local en dehors de Lausanne, la cabane des Boverattes : pouvez-vous nous en parler ?

RR – Pour moi, la cabane des Boverattes était le lieu du plaisir. Quand on allait à la cabane, c'était pour y dormir, et un week-end là-bas, à l'orée de la forêt, c'était génial⁴.

On y allait à pied depuis Chauderon, et quand on arrivait en fin d'après-midi il fallait préparer le bois pour la cuisine. La cabane n'avait pas d'électricité, mais l'eau courante à la cuisine. Nous avions des consignes : chacun devait apporter avec lui une portion de riz, de pâtes ou de patates, que nous mettions en commun pour préparer le repas. Il faut se rappeler que nous sortions juste de la guerre, que nous étions tous fauchés et que personne n'arrivait avec des sandwichs ou

³ « Soirée de décembre 1966. Scène 2 : sur le quai de la gare », conservé sous la cote BCU AEHMO AC-04-4.

⁴ La cabane a été construite en 1930 par les pères des premiers Avant-Coureurs sur un terrain mis à disposition par le Dr Maurice Jeanneret-Minkine sur les rives escarpées, largement boisées de la Paudèze, qui coule à travers la commune de Pully. Elle se trouve à 4 km du centre de Lausanne. Voir Pierre Jeanneret, *op. cit.*, 2002, p. 359 et, pour des photographies de la construction de la cabane, BCU AEHMO AC-07-1.



Cabane des Boverattes, Pully, vers 1950, carte postale. BCU-AEHMO, fonds des Avant-Coureurs.



Groupe d'Avant-Coureurs, dont André Rapaz (1917-1996) tout à gauche, vraisemblablement sur le terrain de la cabane des Boverattes à Pully, années 1930. Collection Roland Rapaz.

du chocolat... Après le souper, on faisait un feu de camp sur l'esplanade en bas de la cabane, on chantait, on se racontait des histoires : c'était un grand plaisir pour l'enfant de 8 ans que j'étais. Et on passait la nuit dans les dortoirs. Le lendemain, on descendait à la rivière pour faire sa toilette, et on jouait dans le bois. Il n'y avait alors presque aucune construction dans le vallon de la Paudèze, rien qu'une ferme avec une roue à aube, des champs et la forêt des deux côtés : c'était un terrain de jeu extraordinaire, et la rivière aussi, en particulier le «gôt» – une sorte de petite piscine naturelle – dans lequel on se baignait. C'est comme ça que se passait la journée, puis il fallait repartir vers 2 ou 3 heures de l'après-midi pour rentrer à pied à Lausanne.

En dehors de la cabane, il y avait un autre endroit où on partait aussi à pied planter nos tentes, c'était au Bougy, une petite prairie au bord du Flon dans le Jorat. À cet endroit, Géo Würgler, l'un des premiers responsables des AC qui venait du scoutisme et qui était photographe, avait construit une petite cabane. On avait la tradition d'aller camper autour de cette cabane.

Comment se passaient les camps d'été ?

AM – J'ai fait trois camps d'été, deux à Moiry et un à Solalex, ça devait être les étés 1967, 1968 et 1969. On partait pour une semaine ou deux.

Au camp de Solalex en 1969, il y avait des Avant-coureurs de toute la Suisse romande, on devait être 50 ou 60 personnes, dont beaucoup de Genevois. On a gardé des contacts avec certains d'entre eux, et c'est d'ailleurs là que ma sœur Mouchir a rencontré son futur mari. Pendant la semaine, on faisait des excursions. On avait notamment marché de Solalex à Derborence, aller et retour : cela reste peut-être la plus longue marche que j'aie faite de ma vie ! Je me rappelle que je fermais les yeux, que je ne voyais que des cailloux, des cailloux, des cailloux... On s'était baigné dans le lac de Derborence. C'était des activités de scouts.

On faisait des matchs de rugby mixtes, qui étaient très rigolos et dont je garde un excellent souvenir. Le meilleur joueur était Claude Mettraux, qui avait 3 ou 4 ans de plus que moi : il prenait le ballon, courait et arrivait toujours à le mettre directement dans le but. La seule façon de l'arrêter, que j'avais repérée, était de lui sauter dans

LOI DES FAUCONS ROUGES

1. Nous sommes des enfants de travailleurs, nous en sommes fiers.
2. Nous sommes toujours fidèles à nos camarades et nous voyons en chaque travailleur un ami et un frère.
3. Nous sommes courageux, jamais désespérés et toujours prêts à nous rendre utiles.
4. Nous sommes disciplinés, on peut compter sur nous.
5. Nous, filles et garçons de la classe ouvrière voulons être élevés ensemble.
6. Nous disons librement et loyalement notre opinion, nous respectons la conviction de chacun.
7. Nous protégeons la nature et tout ce que l'homme a créé à l'usage de la collectivité.
8. Nous sommes propres et sains.
9. Nous luttons contre l'alcool et l'usage du tabac, nous ne lisons que de bons livres.
10. Nous voulons devenir des militants des organisations ouvrières.

FÉDÉRATION SUISSE DES AMIS DES ENFANTS

AVANT-COUREURS LAUSANNE



Carte de membre

N°

Nom

Né le

Entré le

Carte de membre des Avant-Coureurs de Lausanne avec en 4^e de couverture la « Loi des Faucons rouges ». BCU-AEHMO, fonds des Avant-Coureurs.

les jambes pour le faire tomber et réussir à récupérer le ballon. On faisait aussi d'autres activités physiques, des courses au sac, etc.

On partait aussi parfois juste pour un week-end. J'ai le souvenir d'une occasion où nous étions parti·e·s camper dans un coin perdu : il s'était mis à pleuvoir, il avait fallu monter la tente sous la pluie, et on avait fini par manger froids nos raviolis en boîtes, affamé·e·s et trempé·e·s dans notre tente... ce genre de petites aventures !

Par quels rituels se transmettait l'identité propre des Avant-Coureurs ?

RR – Le rituel quand on arrivait, c'était de se saluer en disant « Amitié ! Freundschaft ! ». Il y avait aussi la fameuse promesse, « Je promets de faire tout mon possible pour obéir à la Loi des Faucons rouges, défendre et répandre notre idéal », l'idéal n'étant pas précisément fixé... La loi et les valeurs évoquées sont celles du mouvement ouvrier.

AM – Je n'ai pas de souvenir précis de cette loi, mais si on ouvre le chansonnier, je me rappelle bien des deux premiers chants qui s'y

Amitié-Liberté

(sur un air populaire allemand)

Par les prés inondés de lumière,
Nous allons tous vers des temps nouveaux
Dans le matin claquent nos bannières,
Notre joie vit dans nos drapeaux.

Hier l'usine broyait notre vie,
Sous les coups de ses pesants marteaux.
Aujourd'hui la forge est refroidie,
Et la faim grandit à nouveau.

Partout la misère nous tenaille,
Et nos esprits souffrent mille maux.
Mais nos coeurs tout prêts à la bataille,
Feront naître des temps nouveaux.

Refrain :
Amitié- amitié, Liberté, liberté
Saurons-nous donner des jours plus beaux.

Chant des Avant-Coureurs lausannois

(paroles du Dr Maurice Jeanneret)

Des bords du lac à ceux de la Paudèze
Entendez-vous nos rires et nos chants ?
Fils d'ouvriers, nous avons peu de « pèze »,
Mais nous avons un cœur fort et vaillant.
Nous qui serons un jour comme nos pères,
Nous voulons voir la justice sur la terre.
Unissons-nous, enfants de prolétaires,
Et donnons-nous la main, et donnons-nous la main
bis

Avant-Coureurs, fils de la classe ouvrière,
Nous entendons le vilain bruit des armes;
Des mécréants, ennemis de nos pères,
Préparent la guerre, la misère et les larmes.
Mais nous qui sommes la chair des futures guerres,
Nous ne voulons ni canons ni combats.
Unissons-nous, enfants de prolétaires,
Et donnons-nous la main, et donnons-nous la main
bis

Avant-Coureurs du règne de la justice,
Soyons toujours dignes de ce beau rang.
Disciplinés, francs, fiers et sans caprices,
Nous voulons faire honneur à nos parents.
Par le travail, l'entraide, avec courage
Nous ferons tout ce qu'on peut à notre âge.
Unissons-nous, Avant-Coureurs copains.
Et donnons-nous la main pour triompher demain
bis

Seul, chacun n'est rien

Refrain :

Seul chacun n'est rien
Nous sommes tout ensemble,
Toi et toi et toi
Tu te joindras à nous...

... Toi aussi donne ta main,
Formons la chaîne et encerclons le monde,
Nous, nous, nous.

... Prolétaire donne ta main,
Vague d'assaut nous conquérons le monde,
Nous, nous, nous.

« Chant des Avant-coureurs lausannois », in Fédération suisse des Amis de l'enfance, Groupement des Avant-coureurs, *Chansonnier romand*. BCU-AEHMO, fonds des Avant-Coureurs.

trouvaient : *Amitié, liberté* sur un air populaire allemand, et *Le chant des Avant-coureurs lausannois* avec des paroles de Maurice Jeanneret. On les chantait tout le temps, on les savait par cœur.

Cela me rappelle aussi que lors d'un de ces camps de Moiry, un « grand » nous avait appris et nous faisait chanter l'*Internationale*. Nous on adorait ça, mais les chef·fe·s n'aimaient pas du tout : je pense que comme il y avait des enfants qui n'étaient pas de parents popistes, ç'aurait pu être assez gênant qu'ils reviennent à la maison en chantant l'*Internationale*... Donc rien que pour les embêter, on la chantait, comme on chantait *Le déserteur* de Boris Vian. C'était les « grands » qui amenaient ces chansons, mais les chef·fe·s n'aimaient pas trop parce que ça faisait trop politique.

RR – On chantait aussi des canons, et l'*Hymne des Canuts*. Je n'ai pas le souvenir d'avoir chanté l'*Internationale*, mais après-guerre on chantait surtout des chants de l'Autriche et de l'Allemagne rouges, d'avant Hitler. Certaines de ces mélodies me sont restées jusqu'à aujourd'hui, mais je n'ai jamais été un bon chanteur, on me mettait plutôt à l'arrière.

Participiez-vous également aux cortèges du Premier Mai avec les Avant-Coureurs ?

RR – Ces défilés du Premier Mai, ce n'était pas ce que je préférais, pour moi c'était une corvée. On y participait en effet chaque année, en tout cas jusque dans les années soixante, avec le drapeau et en uniforme. Nous avions un drapeau rouge, avec un faucon dans un cercle bleu. L'uniforme, c'était la chemise bleue avec le foulard rouge, sur lequel une bande blanche s'est ajouté par la suite. À l'époque, il y avait encore toutes les fanfares ouvrières, avec chacune plusieurs rangs de tambour : les TL, les CFF, chaque institution avait sa fanfare. Il y avait aussi l'Avenir, la fanfare ouvrière par excellence. Ce n'était pas militaire, mais il y avait de l'ordre.

Un autre souvenir marquant de cortège, c'est celui de l'enterrement de Jeanneret-Minkine. Je n'irais pas jusqu'à parler de culte de la personnalité, mais il a été en quelque sorte l'homme providentiel des Avant-Coureurs. C'est sur un terrain qui lui appartenait que les ouvriers de la FOBB avaient construit la cabane des Boverattes. Il y avait aussi un petit pavillon pour lui sur ce terrain, dont on n'avait pas le droit de s'approcher : c'était sa «villa» du repos et s'il était là il ne fallait pas faire trop de bruit... Il y avait une sorte de vénération à son égard, et quand il est décédé, les AC ont défilé. À Lausanne, il y a eu deux grands cortèges funèbres : celui de Jeanneret-Minkine et celui du général Guisan, mais à celui de Guisan, on n'y était pas...

Et à propos des leaders du POP, je me rappelle d'une chose qui me restait au travers de la gorge : c'était le fait que leurs enfants ne venaient pas aux AC ! Cela remontait les jours où on n'avait pas envie d'y aller et qu'on y était obligé.

Y avait-il d'autres activités en lien avec la politique ou avec le POP ?

RR – On baignait tout le temps dans cette atmosphère de militantisisme ouvrier, mais il y avait peu d'activités directement politiques, et je n'ai d'ailleurs jamais eu le sentiment d'avoir reçu un endoctrinement. Mon lien avec le POP est plutôt venu de mon père, qui m'envoyait mettre des tracts dans les boîtes aux lettres.

AM – De mon côté, j'ai quelques souvenirs un peu politiques. Le premier se situe pendant la guerre du Vietnam : nous avions fait un

repas lors duquel nous avions mangé uniquement du riz à l'aide d'une feuille d'arbre trouvée dans la forêt, et l'argent ainsi économisé devait partir en soutien au Vietnam.

Je me souviens également qu'on avait eu une discussion au camp de Solalex sur la différence entre les panoses et les drapeaux, inspirée d'une histoire célèbre... Le débat avait été proposé par l'un des responsables, en rapport avec le fait que Jeanneret-Minkine avait fait de la prison pour avoir traité le drapeau suisse de panosse, mais à l'époque nous ignorions cette référence⁵.

La dimension politique n'était donc pas complètement absente, mais il me semble qu'on passait plus de temps à apprendre à faire des nœuds plats. Cela restait avant tout du scoutisme. Nous étions de gauche, mais ça, il n'y avait pas besoin d'aller aux AC pour le savoir. Je me rappelle que toute petite, à l'école enfantine, une copine m'avait demandé : « C'est vrai que tes parents sont communistes ? », et après que j'ai confirmé s'était exclamée : « Oh quelle horreur ! ». On savait à quel camp on appartenait.

RR – Concernant le rapport à la religion, la philosophie qui dominait dans le mouvement ouvrier, c'était « la raison plutôt que dieu ». Un groupe de rationalistes se rassemblait à l'époque à la Maison du peuple, et certains de nos responsables en faisaient partie.

En revanche, j'ai retrouvé une partie de mes camarades AC au catéchisme. Ils ont fait leur première communion parce qu'à l'époque, même dans les quartiers ouvriers, on était soit catholique soit protestant. Il fallait être un non-croyant pur et dur pour oser le dire. On ne voyait pas ça comme une contradiction et on le faisait par conformisme, mais personne n'a poursuivi après la communion.

AM – Un des livres que m'avaient offert mes parents provenait de l'Union rationaliste. Il s'intitulait *Légendes juives et chrétiennes*, et racontait l'histoire de la Bible d'un point de vue rationaliste. Dans ma famille, j'ai baigné dans cette idée que nous n'étions pas croyants et qu'il fallait convaincre les gens que dieu n'existant pas, même à 10 ou 12 ans.

⁵ Sur cette affaire, voir Pierre Jeanneret, « Le procès de la “panosse fédérale”. Les répercussions lausannoises du 9 novembre 1932 », *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, 26, 2010, pp. 63-70.

Quels étaient les liens des Avant-Coureurs avec les organisations de jeunesse des pays du bloc de l'Est?

RR – En 1952, j'ai participé avec un groupe d'une vingtaine d'AC à un voyage en République démocratique allemande (RDA), pour un camp international de Pionniers au bord de la Baltique. Accompagné d'un très jeune responsable, André Duvaud, nous avons pris le train pour Zurich, Prague, puis pour Berlin où nous sommes arrivés après deux nuits dans le train à dormir par terre, sur les banquettes ou dans le filet à bagages car il n'y avait pas de wagon-lits. En 1952, il y avait encore les zones d'occupation en Autriche, et j'ai le souvenir d'un immense pont sur le Danube, où sont d'abord montés des soldats américains qui ont traversé tout le train et sont redescendus, puis les soldats russes avec leurs mitrailleuses «à tomme» (il n'y avait pas encore de kalachnikovs). Nous entrions en zone soviétique, et c'était la première fois que nous voyions des soldats russes. Jusqu'à Berlin, le train s'arrêtait dans des gares où des Pionniers allemands nous offraient des tartines avec une sorte de margarine ou de saindoux vraiment peu appétissante, on n'arrivait pas à les manger.

C'est ensuite un car qui nous a conduit jusque dans un immense camp sablonneux, dans les landes au bord de la Baltique, où nous avons rejoint des Pionniers allemands, tchèques, et aussi un petit groupe de Parisiens membre des Vaillants, l'équivalent des Faucons rouges en France. Nous avons fait quinze jours d'activités sportives, de chasse aux vipères et de baignades dans la glaciale Baltique. Il y a également eu des Spartakiades, des joutes sportives auxquelles nous avons participé avec plaisir mais qui se terminaient par un questionnaire : je me souviens qu'ils m'ont demandé qui était Ulbricht et que j'ai répondu «coureur cycliste luxembourgeois», en pensant que dans une spartakiade cela ne pouvait être qu'un sportif... Il s'agissait en fait du grand patron de la RDA ! Je me rappelle aussi que le tube de dentifrice avec lequel j'étais venu, qu'on appelait alors Pepsodent, n'a pas tenu deux jours : les jeunes Allemands n'en avaient jamais vu et tous voulaient l'essayer.

Cela reste cependant pour moi une expérience bizarre, nous nous sommes retrouvés très militarisés : tous les matins, il fallait se rassembler par groupes nationaux, devant une estrade, pour le lever du drapeau, et de même tous les soirs. Il y a aussi eu des rencontres avec des soldats et des marins soviétiques...

Du reste, nous avons eu quelques petits accrochages concernant la discipline avec les organisateurs du camp. On trouvait casse-pied tous

ces rassemblements et ces conférences en allemand, et on essayait donc de les éviter! On se tirait en douce et on allait visiter un peu les tentes des pionnières, ce que les chefs n’appréciaient pas. Ce n’était pas de grosses affaires, mais ils trouvaient que nous manquions de conscience militante. C’est aussi dû au fait que nous étions de petits groupes, par rapports aux grandes organisations de Pionniers.

Nous devions nous arrêter trois jours à Berlin-Est sur le chemin du retour, pour participer le soir à des rencontres avec d’autres organisations de jeunesse, mais en raison de nos problèmes de discipline un copain et moi avons été condamnés à rester à l’hôtel, qui était à Unter den Linden, au milieu des ruines. On s’est quand même échappés, et on a trouvé dans les décombres un casque de la Wehrmacht et un masque à gaz. Du reste, l’hôtel était lui aussi en partie en ruine, le couloir donnait sur le vide. En 1952 à Berlin, on était loin d’avoir tout reconstruit.

Je me rappelle aussi que quand nous sommes arrivés en RDA, les Genevois et les Français qui étaient avec nous avaient amené des cadeaux en prévision de l’anniversaire de Staline, et qu’il fallait à tout prix que ces cadeaux lui parviennent! À 12 ans déjà, je ne supportais pas ce culte. Mais bon, on était en 1952, il n’a plus duré très longtemps.

AM – De mon côté, cette question des voyages dans les pays de l’Est explique pourquoi j’ai quitté les AC!

En 1968, ma sœur Mouchir est partie pour l’un de ces camps en Hongrie, mais il y a eu un petit problème : ils sont arrivés en plein pendant les événements de Tchécoslovaquie. Cela a été vécu comme une sorte de catastrophe, les Tchèques ont été rassemblés et ont dû repartir, personne ne comprenait vraiment ce qui était en train de se passer et les enfants encore moins. Mouchir m’avait beaucoup parlé de cela, et surtout de cette espèce d’effarement provoqué par les événements.

Elle était plus âgée que moi, et elle avait pu faire ce camp parce qu’on pouvait y participer à partir d’un certain âge : celles et ceux qui partaient à l’Est étaient choisi·e·s parmi les «grand·e·s». Moi qui n’y étais pas allée, j’espérais pouvoir partir l’année suivante ou celle d’après, mais il se trouve qu’en 1969 il y a eu la scission du POP et que mes parents sont partis à la Ligue marxiste révolutionnaire... J’attendais mon tour, et il n’est donc jamais venu. C’est seulement vers 1971 que j’ai réalisé que mon nom ne serait jamais sur la liste pour le voyage dans les pays de l’Est bien que je sois devenue grande,

et j'ai donc quitté les AC en me disant «si c'est comme ça, j'arrête». Cela se passait en même temps que les manifestations du Comité action cinéma à Lausanne, où je suis allée à 14 ans : un peu hypocritement, les responsables des AC avaient demandé à ma mère pourquoi je ne voulais plus venir, et elle avait répondu que je m'étais faite de nouveaux amis dans ce mouvement...

J'avais 12 ans quand mes parents ont quitté le POP, et je me souviens avoir été déçue quand ma mère me l'a expliqué. Je me disais : «mais alors, la kermesse?». J'étais triste, parce que cela signifiait qu'on ne participerait plus à beaucoup de moments que j'aimais bien, les fêtes du Parti ou les soirées d'élections dans la grande salle de la Maison du peuple : en attendant les résultats, il y avait beaucoup de monde et toutes les femmes amenaient les gâteaux, c'était donc la soirée que je préférais, moi qui adorais les gâteaux, on pouvait tous les goûter!

RR – À mon époque, je crois que ce sont les événements de 1956 en Hongrie qui ont eu le plus poussé des parents à retirer leurs enfants des AC, conduisant à une forte baisse de leurs effectifs. Ça a été un bouleversement très fort: mon père m'a raconté qu'André Muret, alors leader du POP, avait débarqué chez lui en pleurs, complètement déprimé et ne sachant pas quoi faire. La direction vaudoise aussi avait été perturbée, mais elle a néanmoins conservé ses positions habituelles en faveur de l'Union soviétique.

Mon père était dizenier, c'est-à-dire qu'il collectait les cotisations de dix membres. En 1956, il en a perdu plus de la moitié : les gens lui claquaient la porte au nez. Il était lui aussi désemparé, et il a commencé à lentement prendre ses distances avec le POP depuis cette période, d'autant plus que ma mère venait de décéder. Pour lui, le militantisme c'était terminé, même s'il a gardé des amitiés au POP.

Quels étaient les liens entre les Avant-coureurs et les organisations de jeunesse du POP?

RR – Au début, les AC qui avaient passé 16 ans pouvaient adhérer à une organisation nommée Jeunesse libre, dont les membres utilisaient aussi la cabane des Boverattes. Elle était proche du Parti et préparait notamment les voyages pour les Festivals de la jeunesse. Elle a connu le même déclin que les AC et a disparu avant que j'aie atteint mes 16 ans.

Plus tard, vers 1956, Henri Rusconi a créé les Jeunesses progressistes, sûrement à la demande du Parti. Il avait besoin de monde et il est venu nous chercher. Nous étions donc un groupe d'anciens AC qui nous réunissions une fois par semaine au Château de Malley (qui n'existe plus), où nous occupions une salle pour faire des repas et discuter politique. Les Jeunesses progressistes ont recruté plus largement par la suite, mais à ce moment c'était plutôt un groupe de copains.

Rusconi avait ensuite loué un local au Rôtillon, sous prétexte d'y entreposer des pots de peinture : c'est devenu le local des Jeunesses progressistes, où nous nous réunissions et où nous peignions des banderoles. Nos activités principales étaient alors les manifestations antifranquistes, et nous badigeonnions dans les rues des « Franco assassin » à chaque fois qu'il y avait des condamnations à mort en Espagne, surtout si la victime était un communiste. Il y a aussi eu des manifestations antiatomiques, car à cette époque la Suisse voulait se doter de la bombe atomique. Nous avons eu de grandes discussions à ce propos : je suis très rapidement devenu anti-nucléaire, mais je devais affronter la position pro-nucléaire défendue tant par le Parti que par les Jeunesses, qui prétendaient que « le nucléaire dans les mains des capitalistes est une catastrophe, mais dans les mains du peuple c'est une bonne chose ! ». Et il a bien sûr aussi eu par la suite les manifestations contre la guerre au Vietnam.

J'ai également fait un voyage en URSS avec les Jeunesses progressistes. On m'avait dit « Écoute, on a une invitation pour dix personnes pour aller à Moscou, ça t'intéresse ? ». Il fallait quand même mettre 200 balles et moi j'étais fauché, mais j'ai réussi à les trouver et on y est allé, en train par Budapest. C'était en novembre 1964, Krouchtchev venait d'être écarté du pouvoir. On était un groupe d'une quinzaine de personnes, avec des Genevois et des Tessinois, et on a fait une semaine à Moscou et une à Leningrad. C'était horrible, il y avait des visites organisées tous les jours, donc chaque matin au moment de partir, il y en avait quatre d'entre nous qui étaient « malades » : dès que la visite officielle était partie, on se tirait en ville. On était assez critique, et André Muret a été convoqué à l'ambassade d'Union soviétique à Berne après notre retour pour se faire engueuler, engueulade qu'il nous a ensuite transmise !

*Propos recueillis par Gabriel Sidler,
avec la collaboration de Patrick Auderset*